

A propos de médecine

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

spéculateurs. Enfin, n'osent-ils pas prétendre, d'après les exemples qu'ils ont sous les yeux, que nous ne valons pas mieux qu'eux et que notre prétendue civilisation a plus de faconde que de fond.

Ont-ils tort, ont-ils raison?... On voit chez nous beaucoup de chinoïseries, de tous genres ; en revanche, on n'y voit presque pas de Chinois. Il est donc bien difficile de se prononcer.

Laissons à d'autres le soin de trancher la question ; mais, que les Chinois soient tout ce qu'on voudra, il n'en reste pas moins qu'ils ont une langue admirable et qui n'a pas sa pareille.

Je me trouvais, l'autre soir, avec quelques amis, dont l'un connaît la Chine ; il y a fait un séjour.

« Puisque vous avez été en Chine, lui demanda l'un de nous, vous devez savoir le chinois ? »

— Oh ! voilà..., j'en sais quelques mots.

— Ainsi, par exemple, comment dit-on : « arbre », en chinois.

— « Arbre ? » On dit : *Tam*.

— Tiens..., tiens..., curieux. Et : deux arbres ?

— Eh bien, c'est tout simple ; on dit : *Tam, tam*.

— Voyez-vous ça ; c'est délicieux... Excusez-moi, encore une question. Comment désignent-on une forêt ?

Nous attendions impatients, intrigués.

Alors, tout simplement, notre ami fredonna, sur un air bien connu, de la *Belle-Hélène* : *Tam, ... tam, ... tam, ... tam, ... tam, tam, tam, tam, ... tam, tam, tam, etc., etc., etc.* Tout dépend, n'est-ce pas, du nombre des arbres. Ainsi, pour prendre un exemple de chez nous, le nombre des *tam* serait plus ou moins grand, suivant que vous voudriez parler du bois Mermet ou de la forêt du Risoux. Vous saisissez la nuance ?

Maintenant, vous pensez bien qu'ici l'air ne fait pas la chanson ; il n'est là que pour faciliter l'élocution et rompre la monotonie. Chacun choisit l'air qui lui plaît, celui qui convient le mieux à son timbre de voix.

Essayez donc un peu, vous verrez ce que c'est joli : *Tam, tam, ... tam, tam, tam, tam, ...*

A propos de médecine.

On sait que, dans les siècles précédents, la médecine était à l'état rudimentaire ; on croyait beaucoup à la vertu des plantes et à leur efficacité pour la guérison de telle ou telle maladie, aussi cultivait-on avec soin dans les jardins celles dont l'usage était le plus général et dont on avait fréquemment besoin. La mauve, la centaurée, la camomille et la bourrache occupaient ainsi une place d'honneur à côté de la salade pommée, de la chicorée frisée et des pois mange-tout.

On conservait aussi précieusement dans le coin d'une armoire des provisions, renouvelées chaque année, de tilleul et de sureau.

L'efficacité des plantes pour certaines maladies est maintenant reconnue depuis longtemps par la science et il ne viendrait à l'idée de personne d'en contester les effets.

Il y a quelques siècles, on avait une confiance très limitée en la médecine : Ambroise Paré, le célèbre chirurgien français, surnommé le père de la chirurgie, n'attribuait pas lui-même la guérison de ses malades aux soins minutieux qu'il leur prodiguait : « Je le soignai, Dieu le guérit », disait-il en parlant de chaque malade qu'il avait arraché à la mort.

Molière, on le sait, ne croyait pas non plus à la médecine et, dans plusieurs de ses comédies, le *Malade imaginaire*, l'*Amour médecin*, le *Médecin malgré lui*, entr'autres, il s'est plu

à martyriser outre mesure les disciples d'Hippocrate de son temps.

Les noms de M. Purgon, Thomas Diafoirus, voués à un ridicule éternel, resteront probables pour caractériser les médecins formalistes et ignorants qui attachent une importance capitale aux prescriptions les plus insignifiantes.

Les apothicaires ont eu, eux aussi, de nombreux coups de verge ; il est vrai qu'au temps de Molière, les honorables personnes qui exerçaient cette profession, ne se bornaient pas, comme aujourd'hui, à vendre des pilules, des poudres ou autres produits pharmaceutiques ; ils pratiquaient aussi la médecine, ils saignaient, donnaient des lavements, ce qui leur valut le titre d'apôtres de la seringue. De nos jours encore, en parlant de nos pharmaciens, on fait assez souvent allusion à cet instrument en manière de plaisanterie.

Boursault, qui était contemporain de Molière, s'est plu, lui aussi, à flageller, dans quelques-unes de ses comédies, médecine et médecins. Dans son « *Mercurie galant* », Messieurs les apothicaires sont dotés d'un nouveau surnom :

Hélas ! je n'ai pas noblesse comme vous, Mes aïeux étaient tous *mousquetaires à genoux* ! fait-il dire à un de ses personnages. Ce nouveau titre était en effet très joli ; il personnifiait d'une façon très plaisante les fonctions de MM. les apothicaires de ce temps-là et je suis sûr qu'ils ne s'en fâchaient point.

Comme je l'ai dit plus haut, nos pères attribuaient avec raison une grande efficacité aux plantes ; c'était, avec la saignée et les purgatifs, la rhubarbe et le séné, toute leur médecine. Comme on le voit, ils attachaient une grande importance aux remèdes primitifs et, en cela, ils avaient raison ; il est plus facile de prévenir le mal que de le guérir.

Disons aussi que nos ancêtres étaient, croyons-nous, beaucoup mieux réglés que nous le sommes dans leur hygiène ; ils avaient sur ce point certains préceptes qu'ils suivaient rigoureusement et si autrefois, beaucoup plus qu'aujourd'hui, les gens arrivaient à un âge plus avancé, il faut peut-être l'attribuer à cela.

**

Lo rémido daò magnin.

(Palois du Gros-de-Vaud.)

Tigno stace dè mon rièrè pèrè-grand. Sè passaye daò temps iau lè sorciers fasan la chetta totè lè né quantia traï-quatr'haorès daò matin ; iau d'ai bregands atteindavan à ti lè carro dè bou, et iau lè rêvegients vo chaòtavan contre son aui lo malheu dè londzi lo mouret d'on cemetiòrò dū que lo sèlao irè mussi.

On païsan dè contrè Vuarreins, qu'on l'ai desai David à la Cathrine, passavè à dix'haorès à la rionda por on crâpin dè la pir'espece, qu'affamavè dzeins et bitès.

L'arai zu lo treïn et lo moyan d'eintrèteni omeintè traï tsévaux ; mǎ, po réparma sa patoura, n'eïn gardavè qué dou. Pacheince onco se lè z'avai ménadzì et soigni kemin on dai, n'a pas que lè z'èreintavè dū lo grand matin quantiau sor dè la né et que laò contavè lè pognè dè fin et lè gran d'avinna. Assebin lè pourrè bitès étan adì asse chétze que dai z'è-tallès et ti lè z'an in fotai iena aò craò.

La Cathrine, — à coui clia crâpenisse bourlavè lo fèdze, — coudessai bin allà in catson, quand l'oïssai lo Bron et la Bronna grattà ein liaisin la gazetta, reimplya lo ratèli aò tsampà dein la retse ona fordenaye dè granna ; mǎ, dū que l'avai éta attrappaye on par dè coups et que l'avai rêchu on iadzo ona trin avau sè cotellions, grulavè ein l'ai rêtornin.

Mǎ lè fennès lè savan totès et iena per déchu.

On aòton la Cathrine a zu l'idée dè sin prindrè aòtramin.

Ona matènà que lo Bron terivè ona tsamba et que la Bronna avai d'ai veintraïes, ye fǎ à s'n'hommo, ein vouaitin bin dè ti lè cotès se nion ne lè z'acutavè :

— Ne sè pas cein que mé senedzo ? Mǎ vouaïque grandteimps que su à mé dèmeindà oquie ?

— Quiet ?

— Paòtitre que mé trompo ?

— Dis-lou adì !

— Te sǎ... d'ai iadzo... ?

— Qu'est-te ? vilha kura !

— L'ai ya tant dè bitès que van mau pé lo veladzo que crayo fermo qu'on lè z'a tsermayè... ?

— Tiais'tè, bedoûma !

— Se iavè on mot à dere iaòdrè consurtà lo magnin dè Rueyres, li que cognai ti lè secrets et qu'à lo Grand Grimoine.

— Fǎ kemin te vudri. Mǎ rave por ton magnin et sè secrets, et que l'aullè pire sè fère ganguelhi avoué son Grand Grimoine !

La mima nè lo magnin dè Rueyres s'aminè avoué sa cordetta et sè z'étenahiès, et onna tiè-cetta dèzo lo brè. La Cathrine, qu'éta zua li mima lo queri, lo minè tot drai à l'étrablyo. Traòvan David, qu'avai frottà tota la vèprǎ la rita dè la Bronna avoué daò supro et ona pé dè tsat, que chavè qu'on borgne et sè panavè dè son révai dè mandze.

— Et pu, tè tsévaux ne van adì pas ? l'ai de lo magnin.

— Avoué lou temps sè remettran.

— Mǎ ein atteindin ?...

— On preind pacheince.

— Ne pas defecilo dè savai cein que l'an, fǎ lo magnin ein biossin lo Bron dèzo lo veintro. L'è lo diable dè Nonfoux que laò za fé la farça ; lo vayo rinqu'ai z'orolhiès !... Vai, m'n'ami, tè duès bitès san tot bounamin einsorcelayès !?

— Crai-tou ?

— Cein chaòt'ai ge.

— Adan... què faut-te fère ?

Lo magnin verounè pè l'étrablyo, ein fasein cauehè chimagries et tsampin aò pliafond daò-trai pinchè dè pussetta que l'avai dein sa tièce, et de, ein salhien su la porta :

— Ne l'ai ya qu'on rémido, mon pourro David. Faut d'aboò graissi fermo lo borri, que daissan ètrè tsermǎ assebin ; pu lè peindrè on mai à la frita po que l'hélo aussè lezi dè s'inbaire. Teindu ci teimps s'agit d'étrèlhi lo Bron ti lè dzo, et traï iadzo per dzo ; la Bronna on iadzo d'éplie, damachein que lè on'égua ; et lào bailli à ti dou à remollhemor dè la clyao dè fin et dè l'avinna dè premire qualità. Se ducè adan ne revegnan pas, ne l'ai aret qu'à continua lo mai d'apri ein droblèin lè rachon d'avinna et laò rongnin la quiaua aò signo daò pesson.

Su cein lo magnin fǎ demi-tor, et via contrè Rueyres.

Quand la lena a renovallà David a achatti lo rémido et parèt qu'aò bet d'ona senanna l'avai dza fé on rudo effet.

Vo voidè que la Cathrine avai met lo naz aò perte ! Quand vo dezè... lè fennès ?!

Octave CHAMBAZ.

A propos d'un nouveau monument.

Lausanne, 24 février 1901.

Monsieur le rédacteur,

Encore un nouveau monument sur le tapis : le « monument national ». Quel sera le sort de ce projet ? Il a eu l'insigne honneur — tous les projets ne l'ont pas — de franchir le seuil du Grand Conseil et d'y être agréé, en principe tout au moins. Le voilà donc dans la filière ; une commission est nommée. Tout cela lui vaudra-t-il quelque crédit auprès de notre po-